

argent dans une poche percée, et qui serait tout fier de proclamer qu'il n'a pas tout perdu, ne se décidant jamais à dépenser quelques sous pour s'acheter une autre bourse. Notre province a coulé, elle coule toujours, faute d'avoir dirigé ses surplus vers des réservoirs de population, et nous lésinerions encore sur l'aide aux conquérants du sol?

Sait-on combien nous devrions être aujourd'hui, dans le Québec, si nous avions préparé des terres qui eussent gardé ici nos gens et tous leurs descendants, cinq générations? — 12,800,000! Et cela se prouve de deux façons: il y avait en 1826 au Bas-Canada, sans parler des 30,000 Canadiens éparpillés et presque tous perdus, de Cataracoui à la Louisiane, et dans les postes de traite de l'Ouest, il y avait, rien que dans le Québec, une population de 410,000 âmes. En défalquant une dizaine de mille Anglais, et en doublant tous les vingt ans les 400,000 solides ruraux qu'étaient nos grands-pères, nous passons à 800,000 en 1846, à 1,600,000 en 1866 (alors que nous étions 1,100,000, et que l'exil nous dévorait aux entrailles), à 3,200,000 en 1886, à 6,400,000 en 1906 et à 12,800,000 en 1926. Que sommes-nous? — Un pauvre reste. Nos politiciens d'hier, d'avant-hier oublièrent de préparer de la place pour cette ardeur de vie...

Un autre façon d'arriver au même chiffre idéal, c'est le placement des 400,000 à intérêt composé à 3½%, un peu moins que ne le permet le surplus de notre belle natalité des cantons neufs: le résultat donne 12,470,000 âmes en 1926.

Où cela est-il allé? Mort au champ d'honneur? Non, passé à l'ennemi, gagnant une maigre vie à tisser, à rivaliser avec les Polonais, les Italiens et les autres émigrés,